

Langue et littérature arabes classiques

M. André MIQUEL, professeur

Les recherches poursuivies devant, avec celles des années précédente et suivante, faire l'objet du tome III de la *Géographie humaine du monde musulman*, on n'indiquera ci-après que quelques traits majeurs du paysage évoqué par les textes : en l'espèce, ceux qui traitent de l'eau.

Élément premier, l'eau prend place, dans le Coran, parmi les bienfaits essentiels de Dieu envers l'homme. L'eau douce s'entend, car la mer, dans la tradition au sens large, n'est parfois que le résidu de l'eau rebelle du Déluge, qui tarda à réintégrer les espaces à elle assignés dans le plan divin de l'organisation du monde. Les données cosmogoniques se prolongent, en pleine géographie, par la croyance aux origines paradisiaques de quatre fleuves, et infernales de quatre autres. Tradition héritée, comme celle qui suppose, autour de la terre, un océan ou mer environnante, parfois deux : un pour l'eau salée et un pour l'eau douce, constituant un gigantesque système de vases communiquant avec les fleuves de la terre, réputés couler, majoritairement, en fonction de la déclivité du globe, d'est en ouest et du nord au sud. D'où le statut particulier des fleuves « inversés », qui coulent à rebours, Nil en tête.

L'aventure souterraine de l'eau donne lieu à une série de données parfois extravagantes, qui ne sont qu'un signe parmi d'autres d'un phénomène plus général : l'incertitude fréquente de la géographie de l'eau. De tous les traits relevés, le plus symptomatique est sans doute l'absence de distinction, jusqu'au niveau du vocabulaire, entre cours d'eau naturel et artificiel. Même incertitude pour ce que nous appelons le bassin : sans parler de notations résolument aberrantes, nous dirons que, lorsqu'un auteur perçoit l'organisation d'un système hydrographique autour d'un cours d'eau principal, sa vision est résolument inverse de la nôtre : tandis que nous avons tendance à reculer au maximum vers l'amont, jusqu'aux lignes de partage, le territoire irrigué par le fleuve et ses affluents, la géographie arabe, elle, en privilégie l'axe principal, tire à lui les espaces qui en relèvent, le marque, sur la carte, d'un trait si épais et si fort qu'il résume à lui seul l'ensemble du système.

Autres incertitudes : celles des noms. Rivières qui échantent le leur, ou qui en portent plusieurs — jusqu'à huit — selon qu'on choisit, pour les désigner, telle partie de leur cours, ou l'ensemble, ou une ville, un pays parmi tous ceux qu'elles arrosent : tous ces flottements sont le signe d'une attitude qui fixe l'intérêt de l'eau moins à sa connaissance en soi qu'à celle de son rôle. Si peu de rivières portent un nom propre en regard de toutes celles qui se désignent par une ville ou un pays, c'est bien parce que le rapport de l'eau à la terre et aux hommes qu'elle doit nourrir est premier dans l'appréciation, que la nomination ne fait que suivre. Ce ne sont pas, finalement, les cours d'eau qui jalonnent la description de nos géographes, mais l'eau elle-même, signalée de ce simple nom ou d'un autre, plus particulier mais pas toujours le sien. Eau surnotée parfois, d'autant plus signalée qu'elle est plus rare, en contexte aride ou semi-aride. Eau nécessaire, en tout cas, pour les croyants et leurs ablutions, pour les voyageurs, les bains, l'irrigation, la consommation enfin. Voilà bien l'eau à laquelle on s'intéresse : l'eau vitale, dépouillée de tous les concepts géographiques que l'on peut plaquer sur elle. Celle-là envahit les textes : ici, tableaux de navigation intense, de canaux, de digues et de moulins, là une eau portée à bras d'homme, depuis des kilomètres, jusqu'au champ précaire, ou puisée à des profondeurs inouïes, ou pourchassée, à coups de pic, dans le lit de la rivière à sec, là encore la source chétive, et puis le retour aux pays nantis, ceux des norias, des réservoirs, des aqueducs.

Sur ces réalités quotidiennes, la société des hommes édifie toute une culture, à travers les traités techniques, le cadastre ou la poésie, les religions locales parfois. Sans oublier la science de l'eau elle-même. D'abord, une série de classements simples : eau douce ou saumâtre, le sel apparaissant comme la trace d'une volonté pernicieuse de la terre ; eau froide ou chaude, celle-ci vue comme une mésalliance, aux raisons connues de Dieu seul, entre deux éléments de principe contraire, l'eau, froide, humide, lourde et lente, et le feu, chaud, sec, léger et vif ; plus mystérieuse enfin, mais tenace puisque certains sourciers, de nos jours encore, la mentionnent, la conformité de l'eau à la sexualité universelle, mâle ici, femelle ailleurs.

Au-dessus de ces classements sommaires, l'eau vive, celle qui nourrit, jusque dans les textes de la géographie arabe, les enchantements des poètes, est l'objet d'une appréciation plus fine, qui prétend même au statut de science, théorique ou fondée sur l'expérience multipliée. La théorie met en jeu le degré, la durée et la forme du contact avec la terre, ainsi que l'exposition à l'orient ou au couchant. L'expérience, elle, fait intervenir neuf paramètres distribués sur quatre paliers. D'abord, celui de la recherche : facilité/difficulté, abondance/rareté. Puis l'appréciation externe : par l'odorat, assez marginal à vrai dire, par la vue (eau claire ou trouble). Ensuite, l'appréciation interne : par le toucher (température de l'eau), par le goût (eau douce ou non), par l'effet sur le corps (facile à digérer ou non). Enfin, le jugement

d'ensemble oppose deux échelles, de l'excellent à l'imbuvable et de l'eau saine à celle qui porte des germes de mort.

La carte de l'eau est tributaire des arrière-pensées de cette géographie. D'une part, la classificatoire impose, d'un auteur à l'autre, de distinguer les cours d'eau que nous dirions provinciaux des autres, les plus grands, à l'échelle du monde musulman dans son ensemble, soit en vertu de leur volume, soit au nom de l'histoire, sacrée le plus souvent. Ainsi sont placés hors concours le Nil, le Jourdain, le Tigre et l'Euphrate, l'Indus et les deux géants de l'Asie centrale : Amu-Darya et Sir-Darya. D'autre part, les conditions mêmes de la naissance et de l'exercice de cette géographie font que l'Orient y tient une place écrasante. De pays à pays, la carte présentée aligne ainsi des points de vue fort différents. A l'ouest, l'Espagne et le Maghreb n'offrent guère qu'une hydrographie ponctuelle, où les rivières ne sont perçues que par rapport à un terroir ou, plus encore, comme jalons d'un itinéraire : sur ces routes essentielles du commerce et du contrôle des routes de l'or africain, la géographie de l'eau, plus exactement : des points d'eau, n'est, à la limite, qu'une forme de connaissance intéressée à tout autre chose que la science pure, qu'une variante de la stratégie du pouvoir. En Egypte, la perspective change : il ne s'agit ici que de reprendre le thème immémorial de la louange du Nil. Fleuve sacré, seigneur du pays, le Nil est, avec l'Indus qui lui est réputé semblable (le sens du cours mis à part), le seul cours d'eau où vivent les crocodiles et, surtout, le lieu de ce phénomène surnaturel qu'est la crue. Rapportée à des causes naturelles ou expliquée par l'eau que les autres fleuves délégueraient au Nil à point nommé, la crue est la forme suprême de la puissance du fleuve, assez grande pour venir à bout, on l'a dit, de la déclivité du globe ou des vents contraires, et pour lancer l'eau douce loin avant dans la mer. L'Egypte est le symbole parfait de l'action de l'eau nourricière, le tableau idéal de la vie qu'on reconnaît à ce signe suprême : la terre devient invisible sous les richesses qu'elle porte. Tous les textes s'accordent sur ce point : c'est l'eau du Nil qui fait vivre l'Egypte ; du fameux limon, aucune trace.

L'Arabie est le pays de l'eau enfouie. Enfuie, plus exactement. Tout oppose une histoire antique où, dans le sud au moins, une hydraulique raffinée faisait de ces régions les plus verdoyantes du monde, au présent, à l'Arabie des rivières éphémères, des sources rares, des puits surtout. La géographie, ici, n'a d'autre fonction que de confirmer ce que la tradition enseigne. L'Arabie d'avant l'Islam, punie de ses impiétés accumulées, a perdu ses eaux vives. Ce que la miséricorde divine, inlassable, lui accorde avec l'Islam, ce n'est pas le retour à une histoire perdue dont les rivières seraient le symbole, mais, pour l'éternité, le nouveau fleuve de la foi où le croyant s'abreuve sans crainte. Eau d'un autre ordre, donc, comme celle de la source et du puits sacrés de Zemzem, à la Mekke, dont on assure qu'elle ne dispa-

raîtra pas dans les entrailles du sol au jour du Jugement. Le Jourdain est dans le même cas, mais ici, dans la Syrie méditerranéenne, l'interférence de la géographie spirituelle dans la géographie tout court prend des formes étranges. Le système constitué, du nord au sud, par l'Oronte, le Jourdain et la mer Morte est incroyablement mal perçu, même chez les auteurs qui connaissent bien le pays, y sont nés, même. Les difficultés, réelles, de la tectonique ne parviennent pas à expliquer que le Jourdain soit réputé en communication non seulement avec la mer Morte où il se déverse, mais aussi avec l'Oronte, le Baradâ, qui descend de l'Anti-Liban vers Damas, et, sous la forme d'une résurgence, avec un petit fleuve côtier de Palestine. Pour certains, même, le Jourdain réapparaîtrait dans l'Inde. Sans doute pourrait-on estimer que ces fabulations sur le comportement des eaux peuvent s'expliquer par leur caractère sacré, lié aux souvenirs bibliques ou aux assertions eschatologiques, mais il reste à comprendre par quelle démarche intellectuelle ces présupposés théoriques ont réussi à brouiller, chez des géographes de terrain, la carte réelle de l'hydrographie de la Syrie-Palestine.

La Mésopotamie, elle, nous ramène à un tableau infiniment mieux cerné. En amont, le Tigre et l'Euphrate, avec leurs affluents, font partie de cette zone de hautes terres que l'Islam et Byzance n'ont cessé de se disputer. La connaissance des cours d'eau relève à plein, dès les débuts de cette géographie, de la littérature administrative des marches anatoliennes : plus encore qu'au Maghreb, et depuis plus longtemps, les impératifs stratégiques sont ici primordiaux. En aval, Tigre et Euphrate sont décrits, parallèlement, autour de leurs pays respectifs et avec leurs affluents, tous ou presque de rive gauche. Au niveau de Bagdad, enfin, le tableau change, les deux fleuves, frères jusque-là séparés, communiquent par tout un lacis, extraordinairement serré, de canaux, se fondent dans l'immense lagune du bas Irak avant de se jeter, sous la forme d'un énorme et unique cours d'eau, dans la mer. Le paysage évoqué est résolument amphibie, et ce d'autant plus que la marée, particulièrement forte, remonte loin à l'intérieur des terres. Ici et dans la Susiane proche, dont le fleuve, le Dujayl, communique lui aussi par des canaux avec les eaux du bas Irak, la terre s'efface : ce qui domine, c'est, trouvant sa couverture végétale où le palmier est roi, moins le ou les fleuves, perdus dans le réseau de leurs dérivations multiples, que le canal, navigable ou non, la digue, le moulin, les installations hydrauliques. Vus de la mer, l'Irak et la Susiane apparaissent comme de minces coins de terres enfoncés dans la masse fluviale qui se déverse en mer, comme des pays où tout, cheminements, toponymie, richesses ou mentalités, repose, en dernière analyse et plus encore qu'en Egypte, non pas sur le sol oublié ou disparu, mais sur l'eau. C'est si vrai qu'en Susiane, dont la configuration physique est pourtant notablement différente de celle du pays voisin, la vision des géographes revient à gommer les montagnes ou à exhausser le lit des rivières, tant est forte l'emprise du modèle que fournit le paysage irakien.

Quant à l'Orient de l'Islam, il se distribue en deux panoramas bien distincts. Des rives méridionales de la Caspienne au Zagros et à l'Afghanistan du sud, les pays de l'intérieur, et notamment le grand désert de Perse, disputent à la mer les ressources des châteaux d'eau montagneux. Les besoins des villes-oasis ou la nécessité de ne pas négliger un seul point de ravitaillement sur les itinéraires en zone aride contribuent à créer ce phénomène de surnotation que nous signalions plus haut ; à lire nos textes, certaines régions du Seïstan ou de Perside apparaîtraient presque comme des paradis : ce qu'elles sont en effet, si on pense à la désolation absolue qui les entoure. Aucun doute, en revanche, pour les confins nord-orientaux du monde musulman, que domine le paysage du grand fleuve, de la divine merveille : l'eau à foison et le terroir irrigué pris sur la steppe environnante. Encore relèvera-t-on que, malgré leur puissance, l'Amu-Darya et le Sir-Darya ne viennent pas complètement à bout de l'hostilité de la nature environnante : beaucoup plus qu'un terroir continu, ce sont des oasis qu'ils créent ; entre elles, régulièrement, la steppe reprend ses droits, reste à l'affût, même, de terres à reconquérir, pour peu que s'effondre le système d'une irrigation coutumière, extraordinairement diversifiée et contrôlée.



Par rapport à ce genre de descriptions, fastueuses ou fastidieuses, la mer occupe incomparablement moins de place. Son nom même est incertain, qui renvoie, simplement, à une grande étendue d'eau ; surtout, entre ce nom, *bah'r* et son diminutif, *buh'ayra*, les auteurs hésitent : la mer et le lac ne seraient ainsi séparés que par des traits secondaires et de toute façon contingents, qui relèvent de la salinité et de l'étendue. Le seul trait pertinent de la mer est finalement le caractère ouvert de la nappe, faute de quoi, même salée, même vaste comme la Caspienne, elle recevra indifféremment les noms de *bah'r* et de *buh'ayra*. Il n'existe donc que deux mers véritables : la Méditerranée et, de l'autre côté de l'isthme de Suez, celle qu'on appelle Orientale.

D'où viennent les mers ? De l'histoire cosmogonique pour les uns, de l'histoire quotidienne de la terre pour les autres. D'auteur en auteur, on évoquera ainsi l'eau rebelle du Déluge, un vestige de l'humidité primitive, qui aurait échappé à l'action du soleil ou au filtrage du sol, un mécanisme biologique, la mer étant la sueur de la terre, enfin, toute une série de phénomènes qui expliquent la constance du volume des mers par leur participation au cycle universel de l'évaporation et du ruissellement. Au reste ces développements théoriques intéressent-ils peu les géographes-voyageurs, qui préfèrent s'en tenir à la description. Thème courant : l'opposition de la Méditerranée et de la mer Orientale. La première (avec ses annexes : Bosphore, mer Noire et

mer d'Azov) est la mer du corail, la mer cernée de pays riches, aux rivages rectilignes, la mer, pourtant, que Dieu n'aime pas. L'autre est bénie, quoique baignant trop souvent des solitudes, ses côtes sont extraordinairement découpées, et la perle y remplace le corail. Au-dessous de ces deux vraies mers, les auteurs évoquent deux grandes nappes, pour lesquelles ils hésitent entre les mots de mer et de lac : celle du Khuwârizm (notre mer d'Aral), étrangement constante en volume malgré l'apport considérable des eaux de l'Amu-Darya et du Sir-Darya, d'où l'hypothèse, non pas d'une évaporation intense puisque l'hiver se prolongerait ici fort tard, mais d'une communication souterraine avec la Caspienne. Celle-ci, malgré la navigation active qu'elle supporte, est une « mer » mal-aimée : musulmane pour partie seulement, siège des tempêtes, des cieux sombres et des eaux troubles, elle communique, pour certains, avec la mer d'Azov par l'intermédiaire de la Volga, pour d'autres, avec l'Océan ou mer Environnante, du côté du nord, vers les parages de Thulé la mystérieuse, où, du reste, la mer d'Azov, elle aussi, la rejoindrait.

Au-dessous enfin, les lacs véritables, désignés de ce nom seul, à l'exception de la mer Morte. Entre la mer et le marécage, le lac constitue un phénomène parfois difficile à définir : de surface variable, évidemment moins vaste que la mer, il ne peut être rapporté ni à la profondeur ni à la douceur de ses eaux ; il est, au total, de petits lacs, comme il en est de peu profonds, d'éphémères même, ou de salés. Le marécage en est une variante, en ce que son eau est toujours douce et toujours peu profonde, et sa surface jamais entièrement libre, encombrée, au contraire, ou piquetée au moins, de roseaux et autres plantes aquatiques. La description des lacs, de toute façon, ne saurait soutenir la comparaison avec celle des mers : c'est un phénomène provincial, et il n'est pas de lac au niveau du monde musulman dans son ensemble. Rare à l'ouest, le lac est, au contraire, la caractéristique de plusieurs provinces orientales : la Syrie, avec le système Houlé — lac de Tibériade — mer Morte, l'Arménie et l'Adharbayjân, avec les lacs de Van et d'Urmiya, le Sijistân, avec celui de Zarah, enfin le Fârs (Perside), le pays des cinq lacs. Mais existe-t-il, au-delà des descriptions particulières, un paysage lacustre ? Non pas un, à la vérité, mais plusieurs, et contradictoires : il est des lacs peu profonds, ai-je dit, et d'autres insondables ; des cuvettes cernées de montagnes et des nappes étalées sur l'horizon de la steppe plate ; des lacs heureux et riches, et d'autres qui respirent la mort ; des eaux douces ici et fétides ailleurs. Tout cela, donc, compose plusieurs descriptions alternées, qui traduisent peut-être, dans leur incapacité à fournir un concept unique, le fait que le lac est un monde intermédiaire. Il n'est ni de la rivière ni de la mer : son eau est posée à demeure sur la terre, contrairement à la rivière, qui ne fait qu'y passer, et à la mer, qui, de décret divin, est fixe, mais en dehors de la terre. Le lac est donc l'une des deux images possibles d'une rencontre particulière entre deux éléments que la nature normalement distingue : il est l'eau posée sur la terre, l'île étant l'autre image, la terre posée sur l'eau. D'où

la perplexité, déclarée ou latente, que l'un et l'autre inspirent, et la difficulté de les définir.

La mer appelle moins d'hésitations ; au moins, là, savons-nous que nous avons affaire à un monde résolument différent du nôtre, contraire même. Sa faune est à part, régie par la loi de l'universelle attaque et de l'universelle voracité, tous les animaux marins se mangeant les uns les autres. Ce domaine immense, connu de Dieu seul, est peut-être, finalement, celui de Satan, qui y a son château et ses îles ; le paysage, à l'inverse de celui de la terre, est vu en creux, la vallée y étouffe la montagne. Monde étrange, inverse, et qui bouge. Tantôt il accroît son emprise sur les terres ; il a, jadis, noyé l'espace compris entre Chypre et les rivages syro-égyptiens ; tantôt, au contraire, il cède : tout le bas Irak, nous dit-on, était sous les flots aux premiers temps de l'histoire. Mer et terre participent ainsi de la vie, toujours recommencée, du globe, qui vieillit ou renaît partie par partie.

Toutefois, c'est du mouvement quotidien de la mer qu'il est surtout question, des vents qui, au large, perpétuellement l'agitent, venus des abîmes, véritable soufflerie par où la terre enfouie exhale son haleine. Du vent à la vague, à la houle et à la tempête, celle-ci donnant les pages les plus inspirées, c'est finalement l'antagonisme de la mer et de la terre, par vent interposé, qui se poursuit. La marée, seule, serait le mouvement propre à la mer : au terme des explications proposées, c'est la nature de ses eaux que l'on invoque, avant de se retrancher derrière le mystère divin de la création.

Qu'en est-il de l'homme face à la mer ? Le marin lui-même, quand nos textes le dépeignent ou le laissent parler, est à part, fier de son domaine, de ses techniques, de son vocabulaire et de ses exploits : à la limite, un homme à histoires, au propre et au figuré. Mais pour la majorité de nos textes, la mer est jugée avant même que d'être décrite. Pas de poésie de la mer, pas de désir de la mer : quand il s'y aventure, notre géographe n'est qu'un marin forcé. Ce qu'il évoque, ce sont les paysages qui la bordent, ou alors les profits qu'elle peut rapporter, mis en balance avec les dangers qu'elle suscite. La seule chose sûre quant à la connaissance de la mer, c'est qu'elle est, comme le reste du monde, créée pour l'homme, et, donc, qu'elle doit être jugée selon son comportement envers lui.

J'ai mentionné plus haut le monde incertain des îles. Son ambiguïté tient aux hésitations du vocabulaire : la *jazira* est, au propre, tout pays partiellement ou totalement isolé, par la mer — et ce sont nos île ou presqu'île — mais aussi par la boucle d'un fleuve ou un désert : d'où, pour l'île véritable, l'éventuelle précision qu'elle se trouve en pleine mer, comme pour mieux souligner l'étrangeté d'une terre installée là où elle n'a que faire. C'est bien la même ambiguïté que trahit, dans nombre de cas, le rattachement, dans la description, de l'île au continent qui lui fait face. Ambiguïté, enfin, de cette

description même : il n'y a pas de paysage insulaire, mais, au contraire, des îles inhospitalières ou riches, montagneuses ou plates, immenses ou minuscules. On retrouve ainsi le même genre d'inversions possibles que pour le lac, dont on a dit qu'il composait, avec l'île, le diptyque des associations insolites de la terre et de l'eau.

Nous savons bien, pour conclure, que la création repose, en grande partie, sur l'équilibre voulu par Dieu entre ces deux éléments. Mais nous savons aussi qu'il est transitoire, entre le chaos originel et le cataclysme de la fin des temps. L'équilibre qui permet à l'espèce humaine de vivre, pour le temps prescrit, n'a ni clos à jamais ni complètement étouffé le vieux conflit de la terre et de l'eau : pour l'instant, de part et d'autre de ces rivages où, de reculs en assauts successifs, elles ne se concèdent rien l'une à l'autre, chaque domaine est respecté, mais les séismes, les volcans, les tempêtes et les marées prouvent bien que, dans chaque camp, les forces sont toujours prêtes pour la confrontation finale où, tout s'abolissant dans l'universelle subversion, il n'y aura plus ni lac ni île, et même ni terre ni mer.

*
**

Le séminaire avait pour objet la lecture de quelques textes de grammairiens arabes. L'étude de divers passages de celui qui est considéré comme le fondateur de cette discipline, Sibawayh, a révélé, par les soins de M. Troupeau, professeur à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, quelques traits essentiels de la classification des morphèmes, à partir de la notion de *ma'nâ*. Les recherches présentées par M. Georges Bohas, maître-assistant à l'Université de Paris-VIII (Vincennes) se sont situées, au contraire, à l'époque tardive, lorsque la grammaire arabe est constituée en un corpus achevé et immense, sur lequel s'opère une réflexion systématique. Les exposés et les discussions auxquelles ils ont donné lieu ont permis de mettre en lumière, entre autres points, les définitions de la morphologie, de la phonologie et de la sémantique selon la conception des grammairiens arabes tardifs ; la notion de *açl* (base), considérée selon cette triple perspective ; la différence, parfaitement perçue, entre représentation abstraite et représentation phonétique ; la justification de la norme grammaticale par l'explication phonologique ; les catégories du nom et du verbe, sous ses formes simples et dérivées, et les lois touchant leurs vocalisations ; l'ordre d'application des différentes règles phonologiques pour l'élaboration des représentations phonétiques. La phonologie, qui n'a été abordée que sous l'angle de ses implications morphologiques, fournira la matière d'un séminaire de la prochaine année.

A. M.

PUBLICATIONS

Le Golfe et le fleuve, choix de poèmes traduits de Badr Châker as-Sayyâb, Paris, Ed. Sindbad (Bibliothèque Arabe), 1977.

Divers articles (sous presse).

MISSIONS ET AUTRES ACTIVITÉS

Participation au colloque sur « La notion d'Empire » (décembre 1977) organisé par G. Duby, M. Duverger et E. Le Roy Ladurie (Communication à paraître dans les Actes du colloque).

Participation au Festival Mutanabbi (novembre 1977) organisé par le Ministère de l'Information irakien ; présidence des délégations étrangères ; communication à paraître dans les Actes du festival.

Participation au Congrès Ibn Khaldoun (Alger, juin 1978) : conférence en arabe, sur Ibn Khaldoun et Ibn Battûta.

Mission d'enseignement auprès du Département d'Histoire de l'Université de Rabat (décembre 1977) : séminaires et conférence en arabe.

Conférence sur les Mille et une Nuits à l'Université d'Été d'Azila (Maroc), août 1978.

C.N.R.S. : présidence du Comité Directeur du Laboratoire de l'Afrique orientale ; Comités Directeurs de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes et du Centre de Recherche et d'Étude des Sociétés Méditerranéennes ; Commission XXXVIII du Comité National.

Association pour l'Avancement des Études Islamiques : préparation du colloque du printemps 1979 (« Comment les Musulmans d'aujourd'hui voient leur passé »).

Association pour l'Accueil aux Étudiants du Proche-Orient.